

## L'effet prismatique

Bernard Pozier

---

Number 26, December 1989

Des textes qui chantent

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/025559ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/025559ar>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Urgences

ISSN

0226-9554 (print)

1927-3924 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this article

Pozier, B. (1989). L'effet prismatique. *Urgences*, (26), 93–99.  
<https://doi.org/10.7202/025559ar>

# L'effet prismatique

Bernard Pozier

**On achève bien les rockers  
(It's only rock n' roll...)<sup>1</sup>**

On a tous envie de partir  
Quand rien ne va qui vaille  
On voudrait tout oublier  
Quand on n'a rien à perdre

- 5 Dans des hôtels de 3<sup>e</sup> ordre  
Où traînent les fleurs du mal  
La détresse nous attend  
Quand plus personne ne vient

- On a tous l'idée de s'enfuir  
10 Par la porte d'en arrière  
Mais on finit par rester  
Sur place devant la glace  
Qui déforme tout

- On achève bien les rockers  
15 Lorsqu'ils ont les bleus au cœur  
Et lorsqu'ils ont les idées larges  
S'entêtent à vivre leur vie en marge

- Quand on est seul dans sa chambre  
La nuit vient nous chercher  
20 Comme un vieux souvenir  
Du bout de la mémoire  
Y' a toujours un con qui revient  
Chercher son perfecto  
Quand arrive le matin

- 25 On se prend pour Rimbaud  
It's only rock n' roll but i like it...

- On achève bien les rockers  
Lorsqu'ils qu'ils ont les bleus au cœur  
Ils sont comme des gitans blessés  
30 Au fond des cafés oubliés

---

1 Paroles : Lucien Francœur ; musique : Pierre Bordelo ; durée : 5 min 58 s. Tiré de l'album *Les gitans reviennent toujours*, AM, SP 9139, 1987 ; 45 tours : AM 732, 1987.

- On achève bien les rockers  
Lorsqu'ils ont les bleus au cœur  
Ils portent des blousons usés  
Et des blue-jeans déchirés
- 35 On a tous l'idée de partir  
Quand rien ne va qui vaille  
On voudrait tout oublier  
Quand on n'a rien à perdre
- On a tous l'idée de s'enfuir
- 40 Par la porte d'en arrière  
Mais on finit par rester  
Carrément rocker  
Totalement rocker  
Strictement rocker
- 45 Essentiellement rocker
- On achève bien les rockers  
Lorsqu'ils ont les bleus au cœur  
Et lorsqu'ils ont les idées larges  
S'entêtent à vivre leur vie en marge
- 50 On achève bien les rockers  
Lorsqu'ils ont les bleus au cœur  
Ils sont comme des chevaux sauvages  
Au fond des bars sans éclairage  
On achève bien les rockers
- 55 Lorsqu'ils ont les bleus au cœur  
Ils sont comme des gitans blessés  
Au fond des cafés oubliés  
On achève bien les rockers  
Lorsqu'ils ont les bleus au cœur
- 60 Ils sont comme des chevaux sauvages  
Au fond des bars sans éclairage
- Carrément rocker  
Totalement rocker  
Absolument rocker

Lucien Francœur est un grand frondeur mythomane et lorsqu'il lit ou entend quelqu'un qu'il aime, il a le goût de se prendre pour ses idoles. Cependant, au lieu de se limiter à faire ses imitations dans sa tête, sur ses feuilles ou dans son miroir, comme chacun, il ose s'aventurer à se prendre pour une star sur les scènes publiques de la chanson et de la littérature.

Ce qui fait le charme de l'entreprise discographique du poète Lucien Francœur, c'est bien sûr un certain humour, de même que le mixage des langages. L'ironie, la parodie et la caricature sont fréquemment esquissées aux lignes ou aux notes de la majorité des chansons/monologues qui sont toujours à peu près, en fait, des « raps », façon Lucien. Le métissage linguistique, quant à lui, s'opère au croisement des vocabulaires parisien, américain et typiquement québécois.

Cependant, le principal attrait de toute la discographie du poète réside sans doute dans la stratégie déployée dans l'écriture, comme dans la texture musicale, dans cette façon bien personnelle de tricoter les matériaux culturels: la mythologie rock n' roll, la culture populaire, l'histoire littéraire, les notes de voyage, l'actualité...

Toutes ces données, emmagasinées dans le Macintosh de Francœur, s'emmêlent et resurgissent sous la forme de petites histoires ou comme un jeu vidéo où les mots et les phrases seraient dans des trappes ou des attrapes dans un panorama de clins d'œil. En lisant ou en écoutant Lucien Francœur, on se rend vite compte que ses mots sont des feintes et qu'ils rebondissent illico dans notre cerveau pour prendre d'autres routes, animer d'autres réseaux signifiants.

Les textes, dans leur apparente simplicité, camouflent de l'indirect et nous renvoient toujours ailleurs, comme si le parolier ne disait jamais vraiment les mots qu'il prononce et comme si tout cela n'était signe que d'autres choses, de lignes de fuite à emprunter dans tous les sens. Voilà ce que j'appellerais, chez Lucien Francœur, l'effet prismatique, cette tactique qui cause la diffraction de notre pensée.

Cette même stratégie textuelle se déploie évidemment dans son hymne rock n' roll intitulé *On achève bien les rockers*. Suivons à la trace le toboggan des mots...

Dès le titre, on s'enfarge dans la référence, la phrase d'envoi calquée sur un film célèbre, *On achève bien les chevaux* (il en galopera d'ailleurs un peu plus loin, mais il n'y aura pas de marathon de danse). Le sous-titre, lui, laisse le calque pour la pure citation, une vieille moto rock n' roll.

Un peu plus bas, on peut lire « les fleurs du mal » en se rappelant évidemment Baudelaire, mais aussi la chanson de Bernard Lavilliers, *La fleur du mal*, parue sur l'album *Tout est permis rien n'est possible*. Et puis le personnage de la

chanson, envahi par le « spleen » de fin de siècle, se regarde dans la « glace », celle de l'hiver québécois ou celle du miroir de la chanson *L'espion* sur l'album *Francœur: Le retour de Johnny Frisson*. Ce même album fournit une autre ligne clé, celle des « bleus au cœur », déjà présente dans la pièce *Cheap licks* (pour Françoise Hardy), à qui « le Larsen » faisait « des bleus au cœur ».

De cette manière, Francœur fait un clin d'œil à ses fans, comme on se fait des signes entre initiés; on peut aussi voir cela comme une forme d'autopublicité. Ce phénomène, fréquent dans l'entreprise de l'auteur, permet des aller-retour en tous sens entre le corpus littéraire et celui de la chanson.

À ce titre, il y a dans *On achève bien les rockers* une strophe particulièrement éloquente, la sixième, qui est aussi la plus française. Ironiquement, celle-ci commence par la seule prononciation québécoise (« Y a »), d'ailleurs devenue la fétiche de Michel Barrette, un copain de Lucien, avec qui il s'est fait prendre à l'émission du « farceur » Marcel Béliveau.

Dans ce passage, trois mots frappent, par leur écho tout à fait parisien: « con », « perfecto » et « Rimbaud ». Les deux derniers apparaissent particulièrement efficaces sur le plan des références qu'ils éveillent. Ce « perfecto » rappelle ou publicise le recueil *Perfecto nuit* (VLB, 1988), tandis que « Rimbaud » semble utilisé par Francœur pour prendre en charge à la fois la chanson / émission / collection *Café Rimbaud*, la chanson *Une saison en enfer*, autre séquence de l'époque *Aut' chose*, et, plus encore, le recueil *Si Rimbaud pouvait me lire* (Noroît, 1987), car celui-ci s'exerce à appliquer les mots de la chanson *On se prend pour Rimbaud*. Cette prétention-là était aussi déjà signalée dans *Une prière rock* (L'hexagone, 1985) par le jeu de la mise en scène (exergue et quatrième de couverture) et très explicitement dans plusieurs autres textes.

L'emploi du mot gitan rejoint également une des images obsessives de l'écriture du Francœur des quelques dernières années. Il nous ramène d'abord au titre même de l'album où est gravé *On achève bien les rockers* qui est: *Les gitans reviennent toujours*; celui-ci comprend d'ailleurs en plus une chanson qui s'intitule *L'amour en Gitanie*, tout comme il y avait un *Gypsie rock* sur *Dernière vision*. Et il ne faut pas non plus négliger de penser aux recueils *Des images pour une gitane* (Orphée, 1981), *La petite bohémia des arcanes* (Gitanéria, 1985) et *L'enchanteur et la bohémienne endormie* (Gitanéria, 1985), tous parus à petits tirages: un clin d'œil pour spécialistes!

Sont également présents les « blousons » et « blue-jeans », comme des fétiches rock n' roll, comme un écho de *Blue jeans sur la plage*, parue sur l'album *Une nuit comme une autre*. Quant à ces rockers dont il est question tout au long de la chanson (mot que Lucien s'entête ici à orthographier à l'américaine plutôt qu'à la française : « rockers » plutôt que « rockeurs »), il nous faut les rapprocher de ceux qu'il appelait *Les rockeurs sanctifiés* dans son livre calligraphié, paru à l'Hexagone et gagnant du prix Émile-Nelligan.

En effet, les nombreux adverbes et leur gradation nous obligent à y lire un sens religieux : on est au rock comme on est chevalier ou comme on devient saint, car dans l'imagerie de Francœur on l'est « carrément », « totalement », « strictement » et finalement « essentiellement », dans une démarche nécessairement globale et absolutiste. À la dernière ligne apparaît d'ailleurs l'adverbe « absolument », à la fois employé dans le sens de « résolument » et de « d'une manière absolue ».

Du chevalier au cheval, il n'y a qu'un pas et ces animaux-là, le titre les avait annoncés, donc voici que ses héros « sont comme des chevaux sauvages » : ceux que l'on entend sur le *Sticky fingers* des Rolling Stones ou ceux, plus proches dans le temps, du hit de Gino Vanelli ? Et les besoins de la rime nous mènent d'un enclos à un autre de l'ère hippique (est-ce que cela viendrait de « hippie » ?) à l'espace où se cassent bien des galops de l'imagination, le « bar », dépeint par : « au fond des bars sans éclairage » (v. 53), qu'il convient de mettre en parallèle, non seulement avec le *Café Rimbaud*, mais aussi avec un autre titre de l'album, celui de la pièce précédente : *Le bar d' la dernière chance*. Et bien sûr, de « dernière chance » à « on achève », l'enchaînement ne saurait être plus logique.

Voilà un peu où les mots nous entraînent, comment ils nous font nomades, comment ils se déterritorialisent, partant du texte de la chanson pour se reterritorialiser dans nos ailleurs culturels personnels et collectifs, dans un mouvement tout deleuzien dont se réclamerait évidemment Lucien. C'est en ce sens que les textes de Lucien Francœur sont, quelque part, exactement l'inverse d'un texte de chanson, en ce qu'ils ne sont pas immédiatement saisissables par tous, du moins pas dans toutes leurs dimensions, à cause du jeu des allusions qui en font une écriture surcodée, qui exigent une lecture « culturelle », c'est-à-dire une connaissance au moins superficielle des corpus littéraire et rock n'roll, ce qui n'est pas

nécessairement à la portée de n'importe quel auditeur de radio, atteint par hasard.

Côté musique et sonorisation, il y a du Gerry Boulet là-dessous, dans les voix et dans les claviers, dans le travail de simplification du texte qu'il a exigé de Francœur, dans le traitement aussi de la voix de l'interprète à qui il amène du renfort. La puissance musicale est assurée par l'ajout de cuivres dont Francœur avait rarement fait usage auparavant. Et il y a ce chœur auquel tenait absolument Francœur pour faire un peu son *We are the world* ou son petit *Band-aid* personnel.

Notons particulièrement les présences, dont certaines surprenantes, de Jacques Blais (guitariste), Sylvie Boucher, Jean Dorais (autre « guitar hero » québécois), Marc (*Comme j'ai toujours envie d'aimer*) Hamilton, Pierre Létourneau ou des plus jeunes : Tess et Mario Trudel. Enfin, sur le plan du mixage, un passage vers la fin intercale les voix, un peu comme on l'avait fait sur *An american prayer* de Jim Morrison. Et quand on connaît l'attachement de Francœur pour celui-là, faut croire que ce n'est pas tout à fait un hasard.

Sur le plan thématique, l'un des éléments notoires de cette théâtralisation rock n'rollienne, c'est certes le thème du nomadisme avorté, comme si Kerouac n'avait jamais pu quitter Mémère pour le moindre voyage. Y aurait-il là-dedans une forme d'impuissance à exister, foncièrement, viscéralement et vicieusement québécoise ? En effet, si « On a tous envie de partir » (v. 1), si « On a tous l'idée de s'enfuir » (v. 9), il n'en demeure pas moins que l'« on finit par rester / Sur place devant la glace / Qui déforme tout » (v. 11-13). Et la seule image qui sauve est celle de se dire marginal quand, au « il » de la description, s'emmêlent le « on » et le « nous » pour accentuer notre identification.

Cette superposition du « on », techniquement impersonnel, au « nous », exactement pluriel, tout à fait québécoise, pourrait justement dénoter une absence d'identification réelle. Ici, plus spécifiquement, elle vise aussi discrètement, un peu comme un paradoxe rusé, à ce que chacun se sente impliqué par ce que dit la chanson, que chacun se prenne pour un membre de cette marginalité décrite et célébrée.

Ce *On achève bien les rockers*, c'est aussi à la fois la glorification d'une frange parasociale et, en sourdine, la répétition d'une vieille marotte de Francœur : « Le rock se meurt au Québec. »

Sur le plan de la structure, la construction s'échafaude sur douze strophes de vers relativement brefs où les rimes sont fréquentes, mais pas constantes. Les strophes aussi sont irrégulières : si la moitié des strophes ont quatre vers chacune, on en trouve aussi une de seize vers et une d'un seul vers, en anglais de surcroît. Les énoncés évoluent donc ici en pleine liberté; d'ailleurs, il n'y a pas, à proprement parler, de refrains ni de couplets. Plusieurs lignes sont répétées, mais dans des agencements variés; seule la neuvième strophe reprend intégralement la première, sans y ajouter de variantes, sans l'entrecroiser avec d'autres passages. Voilà une tactique de boutures et de rhizomes bien deleuzienne.

Francœur, depuis toujours, prêche en effet le nomadisme; chez lui, donc, tout se déplace. Il a la bougeotte et demeure toujours en transit: entre poésie et chanson, entre Paris, Montréal et Los Angeles, mais aussi dans son interprétation même. Ici, il hésite entre dire et chanter, comme il oscille entre les mythologies et les vocabulaires français, américain et québécois, comme aussi il alterne constamment dans ses propos entre la mort et la renaissance du rock et de la poésie.

De facture simple, la chanson *On achève bien les rockers* de Lucien Francœur n'en demande pas moins une lecture complexe et plurielle, à travers plusieurs épaisseurs de signification, les mots dévoilant plusieurs facettes, selon l'angle de la lecture ou, plus précisément, selon celui du souvenir du lecteur et/ou de l'auditeur.

Des reflets de toutes sortes de choses nous entrent par les oreilles et se promènent dans toutes sortes de recoins de nos cerveaux où joue le poète qui se prend pour un chanteur, à moins que ce soit le rockeur qui se prenne pour un poète. En tout cas, les mots circulent.

once i had a little game  
i liked to crawl back into my brain  
i think you know the game i mean

Jim Morrison

*Celebration of the lizard*

«I think you know the game I mean», au fond toute la stratégie d'écriture de Francœur est là, tout s'inscrit aux signes de la complicité... «now you should try this little game»... disait Morrison à Lucien, «essayez ce petit jeu» redit Lucien à qui l'écoute.